

L' Abeille.

3me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

3me. Année

VOL. III.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 Juillet 1851.

No. 35.

Les élèves qui quittent la maison
pour n'y plus revenir, à leurs
condisciples.

Une voix nous a dit : Venez fêter encore
Un jour que chaque année ont appelé vos cœurs...
Mais on a vu nos fronts pâlir à son aurore,
Et nos yeux, malgré nous, laisser couler des pleurs.

Sur le point de quitter cette heureuse demeure,
Est-ce à nous de sourire à ce dernier soleil?
Hélas! de son coucher bientôt va sonner l'heure...
Nous ne verrons plus son réveil.

Pour la dernière fois des palmes déjà prêtes
Vont en ceignant nos fronts, couronner nos travaux:
Pour la dernière fois, ô mes jeunes rivaux,
Nous nous sommes assis à vos joyeuses fêtes.

Nous ne reverrons plus ce séjour de bonheur
Où nous goûtions en paix les charmes de l'étude;
Nous ne reviendrons plus dans cette solitude
Où nous vivions bercés dans les bras du Seigneur.

Heureux qui dès l'enfance aimant ce sanctuaire
Y peut fuir les méchants d'abord contagieux;
Comme un lis pur au sein d'un vallon solitaire,
Il s'élève embelli de tous les dons des cieux.

Tout un peuple naissant élevé loin du monde,
Ici de la science éprouve les douceurs,
Et la religion y répand dans les cœurs
Des plus pures vertus la semence féconde.

Mais pourquoi retracer votre doux souvenir
Du printemps de ma vie, ô rapides années;
Sous un ciel si serene roses trop tôt fanées,
Beaux jours déjà passés pour ne plus revenir?

Comme nous arrachés de cette humble retraite,
Exilés pour jamais de ces aimables lieux,
L'autres ont autrefois, oubliant cette fête,
Consacré ce jour aux adieux.

“ Chantez, nous disaient-ils, près d'un père si ten-
deur
Vous qui verrez encor s'écouler vos beaux jours;
Vos hymnes de plaisirs peuvent se faire entendre;
Laissez-nous à nos pleurs donner un libre cours.

C'en est fait, loin de vous le Seigneur nous emmène,
De cet asile heureux nous partons sans retours ”
Ils disaient : Quelques jours se sont passés à peine
A peine, et voilà notre tour!

Nous partons : une mer qui n'est pas sans orage
Nous va porter bientôt sur ses flots périlleux...
Ah! permettez aussi qu'en laissant le rivage
Nous vous adressions nos adieux.

Adieu, vous qui de l'âge excusant la faiblesse,
Nous guidiez par la main au sentier des vertus,
Pasteur pour nous toujours si rempli de tendresse,
Adieu, nous ne vous verrons plus!

Mais comme le nocher suit la barque légère
Qui berce son enfant, son cher et doux amour
Jusque sur la rive étrangère
D'un regard paternel, ah! suivez-nous toujours.

Et vous qui soutenez notre faible jeunesse,
O maîtres bien-aimés, dont les soins assidus
Nous enseignent les lois d'une pure sagesse,
Adieu, nous ne vous verrons plus!

Avant de vous quitter, du nom si doux de père
Une dernière fois laissez-nous vous nommer;
Toujours votre mémoire à vos fils sera chère
Et nous aurons toujours un cœur pour vous aimer!

Adieu, jeunes amis qui souriez d'avance
A vos jours de repos; pleins de joie et d'amour
Vous allez vous donner le baiser d'espérance
Pour un heureux retour.

Car vous viendrez encor dans ce séjour tranquille,
Ces lieux à vos désirs seront encor rendus;
Nous, pour toujours, hélas! nous quittons cet asile:
Adieu, vous ne nous verrez plus!

Vous ne nous verrez plus de vos fêtes si belles
Partager avec vous les plaisirs innocents,
Mais quoique séparés, à nos pieux serments
Nos cœurs seront toujours fidèles.

Sainte Religion, dans ces lieux que j'aimais,
Aux devoirs les plus saints tu formas mon enfance,
Tu conservas en moi la fleur de l'innocence:
Pourrai-je t'oublier jamais?

Et toi demeure salutaire,
Où sous l'aile de Dieu j'ai coulé des jours purs,
Des plus douces vertus aimable sanctuaire,
Pourrai-je sans regret m'éloigner de tes murs?

De tes plaisirs sacrés la mémoire chérie
Saura toujours m'entretenir;
Que se glace en mon cœur et le sang et la vie
Si je dois quelque jour perdre ton souvenir!

Adieu, séjour de l'innocence,
Adieu, maîtres chéris, dont je suivais les lois;
Adieu, bon père, et vous, amis de mon enfance,
Adieu pour la dernière fois! L. C.

IDÉE DE LA DIVINITÉ CHEZ LES HURONS.
(Extrait de la relation du R. P. Jean
Brebeuf, 1635).

Il est si clair et si évident, qu'il est
une Divinité qui a fait le Ciel et la
terre, que nos Hurons ne la peuvent
entièrement méconnoître. Et quoy qu'ils
ayent les yeux de l'esprit fort obscurcis
des ténèbres d'une longue ignorance, de
leurs vices et pechez, si est-ce qu'ils
en voyent quelque chose. Mais ils se
meprennent lourdement, et ayant la co-
gnissance de Dieu, ils ne luy rendent
pas l'honneur, ny l'amour, ny le ser-
vice qu'il convient: car ils n'ont ny
Temples, ny Prestres, ny Festes, ny ce-
remonies aucunes.

Ils disent qu'une certaine femme nom-
mée *Eataentsic*, est celle qui a fait la
terre et les hommes. Ils luy baillent
pour adjoind un certain appelé *Iouskeba*,

qu'ils disent estre son petit fils, avec
lequel elle gouverne le monde; c'est
Iouskeba qui a soin des vivans, et des
choses qui concernent la vie, et par con-
sequent ils disent qu'il est bon: *Eata-
entsic* a soin des armes, et parcequ'ils cro-
yent qu'elle fait mourir les hommes, ils
disent qu'elle est meschante. Et ce sont
parmy eux des mysteres si cachés, qu'il
n'y a que les vieillards qui en puissent
parler avec credit et autorité, pour estre
creus. D'où vient qu'un certain jeune
homme m'en ayant discouru, me dist en
se ventant, Ne suis-je pas bien scavant?
Quelque uns me disent que la maison de
ces deux Divinitez est au bout du monde
vers l'Orient. Or chez eux le monde ne
passe point leur Pays, c'est-à-dire l'Amé-
rique, d'autres les logent au milieu.

Ce Dieu et cette Déesse vivent comme
eux, mais sans disette; font des festins
comme eux; sont lascifs aussi bien
qu'eux: bref ils se les figurent tous tels
qu'ils sont eux-mesmes. Et encor qu'ils
les facent hommes et corporels, ils sem-
blent neantmoins leur attribuer une cer-
taine immensité en tous lieux. Que si vous
leur demandez qui a fait le ciel et ses
habitants, ils n'ont autre repartie, sinon
qu'ils n'en savent rien. Et quand nous
leurs preschons un Dieu, Créateur du
Ciel et de la terre et de toutes les cho-
ses: de mesme quand nous leur parlons
d'un Enfer et d'un Paradis, et du reste
de nos mysteres; les opiniastres respon-
dent, que cela est bon pour nostre Pays,
non pour le leur; que chaque Pays a ses
façons de faire: mais leur ayant mon-
stré par le moyen d'un petit globe que nous
avons apporté qu'il n'y a qu'un seul mon-
de, ils demeurent sans replique.

..... Ils croyent l'immortalité des
ames, qu'ils feignent estre corporelles.
Toute la plus grande partie de leur Religi-
on consiste en ce point. Nous en avons veu
quelques uns déneuz, ou peu s'en faut,
de toutes leurs commoditez, pour ce que
plusieurs de leurs amés estoient morts,
aux amés desquels ils en avoient fait lar-
gesse. Au surplus les chiens, les cerfs,
les poissons et autres animaux ont des
ames immortelles et raisonnables à leur
dire.